

Prologue

Maggie ne l'avait serré contre elle que quelques minutes. Un petit être aux paupières fripées, aux cheveux clairsemés, au visage encore légèrement bleuté. La sage-femme avait jeté un bref coup d'œil au nourrisson et, aussitôt, le lui avait pratiquement arraché des bras. On lui avait pris son enfant, son petit Roger chéri, tant désiré, déjà follement aimé alors qu'il n'était au monde que depuis cinq minutes. Maggie fut laissée seule dans la salle d'accouchement avec pour unique compagnie une infirmière vieillissante qui refusait obstinément de croiser son regard, trop occupée à rassembler les draps tachés de sang.

— Non !

Le cri déchirant qui avait jailli de la gorge de Maggie força l'infirmière à revenir à son chevet.

— Allons, allons, qu'est-ce qui ne va pas ? dit avec douceur l'infirmière à la mère bouleversée. Dès qu'on l'aura pesé et lavé on vous le ramènera, ne vous inquiétez pas.

— Je veux voir mon enfant, s'entendit-elle répondre d'un filet de voix. Qu'on me rende mon petit Roger...

— On va vous le rendre, la tranquillisa l'infirmière. Dès que le médecin l'aura vu. En attendant, faites un petit somme, d'accord ?

— Où est Colin ? s'enquit Maggie dans un souffle.

Ses dernières forces l'abandonnaient. L'accouchement avait été long, compliqué, Maggie était exténuée. Elle n'aspirait plus qu'à une chose, s'endormir avec son bébé dans les bras, sentir son petit corps chaud contre le sien, partager avec son époux

ce moment qu'elle attendait depuis une éternité, celui où l'on devient parent.

Dans une autre salle, le médecin examinait le nourrisson en soupirant. Cet enfant était arrivé bien avant le terme de la grossesse et l'accouchement avait traîné en longueur. La mère s'étant retrouvée en difficulté, le nourrisson avait fini par manquer d'oxygène et il avait fallu utiliser les forceps pour le faire sortir. Malgré la mobilisation immédiate de toute l'équipe, les instructions précises, les tentatives pour ressusciter ce minuscule bébé encore trop faible pour affronter le monde extérieur, la bataille avait été perdue. Une vie fauchée après seulement quelques heures d'existence ; avant même d'avoir commencé.

Maggie ne savait rien de tout cela lorsqu'elle succomba enfin au sommeil, épuisée. À son réveil, son mari Colin était auprès d'elle, pâle, le visage défait, incapable de lui annoncer la terrible nouvelle, qu'elle sembla pourtant lire dans ses yeux et refusa tout net d'admettre.

— Non, pas Roger. Il est en vie. Je l'ai pris dans mes bras, il était bien vivant, tout chaud.

— Je suis désolé, ma chérie... Il a manqué d'oxygène. Il n'a pas survécu.

— Tu mens ! décréta-t-elle en repoussant les draps pour se lever. C'était le bébé d'une autre, pas le mien. Je veux voir mon enfant ! Où est mon enfant ? J'exige de voir mon enfant !

Colin essaya de la retenir en la prenant par les poignets, mais elle avait sorti les jambes du lit et, poussée par une détermination implacable, posait déjà un pied à terre. Ses jambes ployèrent instantanément sous son poids, elle fut saisie d'un vertige et s'effondra dans les bras de son mari.

1

Le ululement des sirènes d'alerte transperça le silence de la nuit. Encore une attaque aérienne. Pendant une nanoseconde, tous les habitants de Plymouth se figèrent puis chacun se mit en mouvement. Le garde de l'ARP¹ David Shawbrook, en patrouille dans les rues, s'empressa de regagner le poste central. Son épouse Nancy et leurs enfants étaient à la maison, les petits déjà couchés, mais Nancy connaissait la marche à suivre ; sitôt une alerte déclenchée, elle les tirait du lit et les emmenait séance tenante dans l'abri public situé au bout de la rue, à quelque deux cents mètres de chez eux. Il y avait bien un abri Anderson chez eux dans la cour, mais à six, sans compter le bébé, ils étaient serrés comme des sardines à l'intérieur. En outre, Angela, sept ans à peine, avait une peur panique de cet endroit, elle fondait en larmes quand sa mère essayait de l'y faire entrer, si bien que maintenant, quand ils estimaient avoir le temps, ils se rendaient tous, voisins compris, dans l'abri anti-aérien du quartier, en bas de Parham Road.

Ce soir-là, pressés par leur mère, les petits aux yeux encore gonflés de sommeil quittèrent leurs lits en catastrophe et se retrouvèrent à trotter sous la lune pâle, dans une rue quasiment plongée dans le noir. L'abri était déjà plein à craquer lorsqu'ils arrivèrent, il fallut jouer des coudes pour se trouver une place.

1. N.D.T. : Air Raid Precautions : Organisation fondée par le gouvernement britannique en 1924, dédiée à la protection des civils en cas d'attaque aérienne. Les membres de l'ARP étaient souvent des civils bénévoles chargés de patrouiller dans les rues durant les blackouts afin de s'assurer que les lumières étaient éteintes, de distribuer les masques à gaz, de sécuriser les zones touchées par des bombes, d'éteindre les dépôts de feu, de prodiguer les premiers soins avant l'arrivée des services de secours officiels, ou encore de venir en aide aux ménages sans abri après un bombardement.

La famille était au complet, il ne manquait que Vera. Trop jeune encore pour devenir infirmière comme sa sœur aînée Muriel, ou s'enrôler comme son frère Tony, la jeune fille de dix-huit ans travaillait en tant que serveuse au lord Howard, un pub où ce soir-là, après la fermeture, elle avait prévu de rester prendre un verre avec Charlie, le barman.

À l'heure où je rentrerai, s'était dit Vera, papa sera de garde et maman au lit. Elle ne se rendra même pas compte de l'heure qu'il sera à mon retour. Et même si elle s'en aperçoit, le jeu en vaut la chandelle de toute manière – la perspective de passer un peu de temps avec Charlie l'émoustillait déjà.

Depuis le début de la soirée, elle ne pensait qu'au moment où le patron, George, annoncerait la fin du service et fermerait les portes du pub. Et là, enfin, elle se retrouverait seule avec Charlie. Il avait de jolis yeux noisette, un sourire craquant... Un frisson d'excitation lui parcourut l'échine.

Lorsque les sirènes retentirent, Charlie attrapa la main de Vera, la fit descendre du tabouret du bar et l'entraîna dans la rue. Ils partirent ventre à terre vers l'abri le plus proche.

— Plus vite, Vera !

On entendait déjà le lointain vrombissement des avions et le ciel était quadrillé de faisceaux lumineux mouvants. Charlie relevait sans cesse la tête vers le ciel, conscient du peu de temps dont ils disposaient par aller se mettre à couvert.

— Dépêche-toi !

— Je ne peux pas courir plus vite, gémit Vera qui peinait à le suivre avec ses souliers à talons.

Des escarpins qu'elle chérissait, qu'elle avait décidé de porter exprès pour cette soirée tant attendue – le genre de chaussures, malheureusement, loin d'être idéales pour piquer un cent mètres.

— C'est à cause de mes chaussures !

— Mais enlève-les, bon sang !

Vera marqua un petit temps d'arrêt et s'exécuta, sautillant à cloche-pied. Courir pieds nus sur les pavés froids de la venelle qui menait à l'abri Parham Road ne fut guère plus aisé.

Sous les grondements des avions qui sillonnaient déjà le ciel, Charlie et Vera dévalèrent les marches de l'abri, où Nancy tentait tant bien que mal de rassurer ses enfants. C'est en apercevant Vera qu'elle eut une prise de conscience : dans sa précipitation, rongée d'inquiétude pour ses enfants les plus jeunes, elle ne s'était même pas rendu compte que Vera manquait à l'appel !

— Mais où étais-tu passée, nom d'un chien ? demanda-t-elle d'une voix qui dissimulait mal sa colère. Tu aurais dû être rentrée il y a belle lurette !

Charlie s'esquiva, laissant Vera affronter seule sa mère. Nancy Shawbrook eut le temps de l'apercevoir filer à l'anglaise et comprit alors que Vera devait juste sortir du pub. Horrifiée, elle fixa sa fille.

— Et Freddie... où est-il ? bredouilla-t-elle.

Freddie ? Comment ça ? Sa mère ne savait pas où se trouvait Freddie ?

— Avec toi, voyons ! glapit Vera.

— Mais non ! C'est toujours toi qui t'occupes de lui !

Chez eux, la routine d'évacuation était bien rodée et toujours identique : quand les sirènes se déclenchaient, Vera prenait Freddie dans son lit à barreaux et c'était elle qui l'emmenait à l'abri, tandis que sa mère se chargeait des autres petits. Vera était responsable de Freddie.

Sans compter Vera elle-même, seuls ses parents, son frère Tony et sa sœur Muriel, tous deux plus âgés, connaissaient la vérité, à savoir que Freddie était son fils. Quand, en rentrant chez elle un soir d'hiver, elle avait annoncé à ses parents qu'un beau marin en mission avait réussi à l'attirer dans son lit – avant de se volatiliser – et qu'elle était enceinte, ils avaient décidé, conjointement, de faire passer l'enfant pour le leur, de l'adopter. Les voisins ne furent pas dupes, mais personne ne s'autorisa jamais le moindre commentaire à ce sujet. Ce n'était ni la première ni la dernière fois qu'un couple de grands-parents remplaçait des parents. Quant aux autres enfants de la famille, ils avaient simplement constaté que par un bel

après-midi de juillet, leur maman avait eu un bébé, un petit garçon répondant au nom de Freddie.

Un jour, peut-être, s'était dit Nancy en tenant dans ses bras le petit d'homme quelques heures après sa venue au monde, nous leur dirons la vérité, mais pas avant qu'ils n'atteignent l'âge adulte.

Et ce jour, elle cherchait à l'anticiper au mieux, à sa manière. Elle tenait à ce que sa fille s'occupe le plus souvent possible de Freddie et depuis que Vera travaillait au pub, celle-ci participait aux frais de nourriture de son fils à hauteur de cinq shillings par semaine, que Nancy prélevait sur son salaire. Ces derniers temps, avec l'intensification des bombardements et les nuits de sommeil perturbées qui se multipliaient, Nancy avait expliqué à Vera que c'était elle qui devait se charger de Freddie, le prendre dans son lit et l'emmener à l'abri de Parham Road.

Mais ce soir-là, Vera n'était pas à la maison quand les longues plaintes des sirènes avaient envahi le ciel de Plymouth, et comme tous ceux qui se trouvaient encore au pub, elle s'était précipitée à l'abri antiaérien, persuadée que sa mère s'y rendrait elle aussi avec les enfants. Seulement, Nancy n'avait pas pris tous les enfants avec elle. Il manquait Freddie. Le bébé de neuf mois, dont tout le monde était pourtant gaga, avait tout bonnement été oublié. Dans la maison, dans son lit, laissé tout seul.

Dans un hurlement de panique, Vera sortit comme une tornade de l'abri et remonta la rue en trombe, pieds nus, en direction de la maison. La voix de sa mère résonnait encore dans sa tête : « Allez vous cacher dans l'abri, Anderson ! »

Les avions des forces ennemies étaient là, hauts dans le ciel, leurs volets de soutes à bombes ouverts, ils larguaient déjà leur chargement en cascade sur la ville. Vera poursuivit sa course folle dans l'enfer du bombardement, au mépris de son cœur qui menaçait d'exploser, de ses pieds qui la brûlaient. Des incendies éclataient un peu partout autour d'elle, mais elle traçait sa route sans fléchir. *Freddie, il faut que j'aie récupéré Freddie !* Ce

fut sa dernière pensée lorsqu'une bombe atterrit au beau milieu de la rue. Une déflagration formidable, et ce fut la fin.

Dans l'abri, Nancy se rongait les sangs, impuissante, consciente de ne pouvoir rien faire pour venir en aide à sa fille, seule dehors sous les bombes. Il ne restait plus qu'à prier, prier pour qu'elle réussisse à récupérer Freddie avant qu'il ne soit trop tard, prier pour qu'elle aille se réfugier, avec son fils, dans l'abri de la cour. Dehors et dans le ciel, la bataille faisait rage. Elle tenait Winnie et Angel, les deux petits derniers, serrés contre elle, comme si ses bras pouvaient les protéger du massacre. Ses deux autres garçons étaient assis côte à côte, oreilles tendues, cherchant à distinguer, aux bruits des moteurs, les avions de chasse amis des bombardiers ennemis. Ce jeu était devenu un rituel entre eux, se lancer des défis permettait de tenir l'insupportable réalité à distance.

— Maman, j'aime pas être ici, geignit Angel. J'aime pas les bombes.

— Moi non plus, je n'aime pas ça, tu sais. Mais il faut être courageux et attendre que les avions s'en aillent. Ils ne vont pas tarder à repartir.

— Tu le jures ? demanda la petite voix.

— Juré. Viens sur mes genoux, on va chanter une chanson. Qu'est-ce qui te plairait ?

— « Old MacDonald » ! s'écria Winnie qui bouscula Angel pour se glisser elle aussi sur les genoux de sa mère.

— Attends, s'il te plaît, dit Nancy. C'est à Angel que j'ai posé la question en premier, donc on chantera « Old MacDonald » après. Alors, Angel, que veux-tu chanter ?

— J'aime bien « Row the Boat », dit Angel.

— Pff, c'est une chanson de bébé ! la railla Winnie.

Avec le raid aérien en fond sonore, elles commencèrent à chanter et bientôt, les autres occupants de l'abri entonnèrent la ritournelle. Vint ensuite l'air de MacDonald ainsi que d'autres chansons populaires. Tout le monde chanta jusqu'à la fin du bombardement qui cessa enfin, comme Nancy l'avait promis.

Les avions s'éloignèrent vers le large pour rallier leurs bases en France, laissant derrière eux une ville anéantie, en proie aux flammes, des bâtiments ravagés, réduits en cendres ou chancelants. Un bombardier qui s'était attardé lâcha une dernière salve de bombes sur l'agglomération et disparut dans la nuit en rugissant. L'ultime fait d'arme d'un jeune pilote zélé pulvérisa des commerces, des bureaux, des logements... et l'abri antiaérien de Parham Road.

Lorsque la fin de l'alerte sonna, les habitants de Plymouth commencèrent frileusement à émerger des abris souterrains. Ceux qui résidaient au cœur de la ville ne reconnurent pas leur quartier. Il n'y avait tout bonnement plus de centre-ville.

David Shawbrook était resté au poste central de l'ARP durant tout le bombardement. L'intensité du raid avait été telle que les patrouilleurs s'étaient vus contraints de rester abrités et chacun, progressivement, reprenait désormais le quadrillage de son secteur. Les pompiers, en revanche, s'étaient déployés dans toute l'agglomération dès le début de l'attaque aérienne, cherchant à éteindre les départs de feu provoqués par la pluie de bombes incendiaires qui avait transformé Plymouth en un gigantesque brasier, un véritable phare dans la nuit pour la prochaine vague de bombardiers. Les secouristes étaient déjà à pied d'œuvre dans les décombres du centre-ville entièrement dévasté, à la recherche des survivants. Si certains bâtiments éventrés tenaient encore miraculeusement debout, d'autres menaçaient de s'écrouler à tout instant, tandis que d'autres encore, dans un dernier mugissement, s'affaissaient dans des nuages de poussière et de débris. Les effondrements de ces bâtiments n'arrangeaient rien au chaos ambiant et mettaient en péril la vie de ceux qui risquaient la leur pour tenter de retrouver blessés, personnes restées coincées sous les décombres... ou corps sans vie, comme les corps des habitants agglutinés dans l'abri de Parham Road, atomisés par un impact direct, dont les secouristes ne retrouvèrent... rien.

2

As son de la première sirène, Ernie Drake, onze ans, s'était enfermé avec sa mère Jane dans le placard sous les escaliers. C'était le seul refuge dont ils disposaient, Jane estimant qu'il était bien trop dangereux de sortir dans la rue pour se rendre à l'abri de leur quartier. Ils restèrent terrés dans le noir à écouter les détonations des canons antiaériens, le bourdonnement incessant des bombardiers larguant leur chargement mortel sur la ville et les explosions. L'attaque venue du ciel leur sembla durer toute la nuit, mais en réalité il n'était que minuit lorsque la fin de l'alerte fut sonnée et que Jane et Ernie s'extirpèrent de leur cachette pour émerger dans le couloir étroit. Jane leur prépara du chocolat chaud en s'éclairant d'une lampe torche, puis ils remontèrent se coucher dans l'espoir de grappiller quelques heures de sommeil avant d'affronter une nouvelle journée. Jane regarda Ernie s'emmitoufler sous ses couvertures puis elle retourna se coucher, mit l'alarme de son réveil, remonta les draps sur ses épaules et s'endormit.

Ernie, lui, eut bien du mal à s'endormir. Il resta un moment étendu sans bouger dans la chambre plongée dans le noir, les yeux grand ouverts, l'esprit encombré par les événements de la soirée. Les bombardements, il connaissait, mais celui de ce soir-là avait dépassé tous les autres en intensité. Recroquevillé dans le placard, il avait senti toute la maison trembler au-dessus de lui. Et ce vacarme affolant, ces grondements, déflagrations, explosions ! Le calme étant revenu à présent, Ernie finit par s'assoupir. Bientôt, cependant, l'agitation dans les rues avoisinantes vint troubler son sommeil et